

les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE



Au champ d'honneur

Soixante années après la fin d'une guerre qui fit des millions de victimes, c'est un devoir de rappeler le nom du professeur et de nos camarades lycéens qui tombèrent glorieusement au champ d'honneur, furent fusillés comme résistants ou périrent dans les tourments de la déportation: Henri Thewes, professeur d'anglais, Roger Adda, René Adida, Fernand Alaize, Roger Arnaudies, Jean Assoun, Paul Atlan, Yves Bilhaud, Yves Bonnard, Hubert Bonnafous, Georges Brua, Hamadi Bouakkaz, Georges Carriou, René Cautrès, Pierre Cazeaux, André Cohen-Bacrie, Bernard Cornet, Fernand Cohen-Tenoudji, Marcel Deray, Jacques Demoyen, Fernand Elbaz, Christian Falzon, Robert Filleron, Jean Foisset, René-Louis Gaillard, Maurice Gervais, Maurice Ghozlan, Roger Ghozlan, Henri-André Laval, Jean Léoni, Raymond Marcet, Louis Mars, Guy Marty, Marc Masselot, Charles Mathey, Henri Meyer, Marcel Minéo, Roger Muracciole, André Mounier, Roger Nakache, Jean Ottavy, Yves Paulus, Jean-Jacques Quenza, André Rondenay, Charley Reitz, Louis Riqué, Francis Schiano, Léon Sultan, Christian Wolf.

Puisse notre fratrie ne pas oublier ces camarades que la mort est venue faucher presque à leur sortie du lycée



Forum 2005

Pour les quelque 300 Alycéens qui n'ont pu se déplacer ce jour-là et que nous savons impatients de savoir ce qui s'est passé au "Forum", à Paris, le 13 mars, voici déjà quatre images, outre celles des pages centrales. En haut, Geneviève et Norbert Alessandra rattrapent leur absence à Dijon, penchés sur les photographies d'octobre 2004, tandis que René Fleck et Jean-Dominique Foata évoquent déjà Béziers; au dessous, l'apéritif après l'allocation présidentielle; en bas, une vue de la salle, et, ci-contre, un Président ravi d'avoir retrouvé ce micro qui lui fit défaut à Dijon...



Forum 2003... 2004... 2005... ou ter repetita placent

13 mars 2005! Pour nous, Alycéens, c'était déjà le printemps puisque, pour la troisième année consécutive, nous avions rendez-vous rue de la Gaîté, pour le meilleur et pour le rire.

Il nous fallait bien cela. Nous n'en pouvions plus de guerre, de tsunami, d'enlèvements, de cataclysmes et de catastrophes en tout genre.

Nous tenions, nous aussi, notre Forum. Certes, ce n'était ni Davos, ni Porto - bien qu'allègres... Seul nous animait un solide appétit de rencontres et d'échanges. Quant aux relations Nord-Sud, les nôtres restaient placées sous le signe de la plus parfaite harmonie grâce à un partage de midi digne du roi Salomon: le mois de mars pour les septentrionaux, le mois de mai pour les méridionaux.

Restait une interrogation. Qu'en serait-il de la participation, après son niveau record de 2004 - année olympique, il est vrai? Elle ne dépassait pas - hélas! - la cinquantaine de convives, mais les présents, sans doute plus chanceux ou plus disponibles, ne dissimulaient pas leur plaisir de pouvoir, une fois encore, goûter aux délices d'initiés, en suivant les conseils d'Hippocrate en matière de longévité: "Que la nourriture soit la première médecine".

Ceci ne tarda pas à se vérifier avec une mise en bouche rondement menée aussitôt après que notre Président - fidèle à son image, rompu à ce genre d'exercice et ayant mis tous ses vœux dans le même papier - eût prononcé des paroles de bienvenue, dressé le véritable bilan de santé de l'association et dicté notre feuille de route pour 2005.

Suivant un ballet parfaitement au point, les tablées se constituèrent sans heurt, certaines d'entre elles paraissant même avoir été clonées depuis le dernier repas de mars 2004.

Tartarines de saumon fumé, jambonnette de poulet forestière et croquant des îles - spécialités nouvelles suggérées par un maître d'hôtel nouveau lui aussi - furent très appréciées des convives qui, eux, nouveaux, se trouvèrent seuls à ne pas l'être.

Mais bientôt épuisée, l'assiette se fit plus discrète, s'effaçant peu à peu pour d'autres recettes, alimentées, celles-là, par les participants eux-mêmes, devenus - pour l'occasion - mirlitons d'ambiance.

La salle ne tarda pas, alors, à être le siège d'une agitation fébrile salutaire, dominée par des rires, des commentaires et des évocations où passé et présent semblaient se télescoper sans que soit bien nette la ligne qui pouvait encore les séparer: lycéens jouant les adultes d'un côté, Alycéens redevenus enfants ou adolescents de l'autre.

Il suffisait, pour s'en convaincre, de se glisser entre les tables - ça et là - pour découvrir les arguments mnémotechniques capables d'un tel effet d'entraînement.

C'était, par exemple, le film "Les Choristes" qui rappelait l'existence, durant les années 40, de notre chorale mixte conduite par Mlle Madeleine Prudhomme, et la prestation remarquée des Alychoristes au théâtre municipal de Constantine, sur des airs qu'ils étaient encore capables de fredonner soixante ans après:

"Je te loue, ô joie sublime,
"Joie des âmes près de Dieu;
"Joie qui, du céleste abîme,
"Retentit jusqu'en ces lieux..."

traduction française de l'Ode à la Joie du poète allemand Schiller.

Nos choristes, aux aussi, auraient bien mérité un "César" de la musique... mieux encore, un "Auguste" - de préférence Constantin...

A une autre table, c'était - plus prosaïquement - l'évocation des "donnades", entre externes, passée la porte du "bahut", à la sortie de midi ou de quatre heures: débutant en duel pour se conclure souvent en bagarre générale sur laquelle certains professeurs ne dédaignaient pas d'aller jeter un coup d'oeil connaisseur, en reminiscence de celles auxquelles ils avaient participé en leurs jeunes années.

Là, c'était le livre "Les Lycées français du soleil", paru au début de 2004 (1), circulant sans susciter d'enthousiasme particulier tant la part réservée à nos bien aimés... bahuts du Rhumel était réduite.

Au mieux, y apprenait-on que le lycée "Laveran" avait conservé son nom d'origine, alors que lycée d'Aumale avait été rebaptisé Sour-el-Ghozlane...

Enfin, il était difficile de ne pas citer la brochure éditée par "Intermèdes" et intitulée "L'Algérie romaine", proposant pour la première fois un circuit touristique-culturel de douze jours - du 14 au 25 mai prochain - intégrant la visite des plus beaux sites de "La-Bas"...

Elle symbolisait bien - à l'évidence - l'Algérie éternelle, seule susceptible de nous faire oublier cette Algérie douloureuse qu'illustrait un article de "La Dépêche de Constantine", des premiers jours de novembre 1954, document personnel apporté par Lila Surjus.

Au fil des heures, était revenue à nos amis Fleck, la sympathique mission de fixer sur leurs pellicules ces instants uniques, afin que de nouveaux clichés viennent enrichir l'abondante photothèque toujours consultée avec autant de plaisir que d'émotion, à l'occasion de chacune de nos grandes rencontres alycéennes.

Après autant d'activités cérébrales, visionnantes et euphorisantes, le moment vint d'un au revoir qui constituait à lui seul une véritable troisième mi-temps, à en juger par le nombre d'accolades et d'embrassades; avec, en fond de décor, cette large porte vitrée d'un "Forum" qui allait retourner peu à peu à son calme.

Et chacun de se dire: "A la prochaine!", persuadé que la cinquantaine de participants serait - cette future quatrième fois - largement dépassée.

Jean-Dominique FOATA.

1 - "Les Lycées français du soleil". Effy Tselikas et Lina Hayoun. Editions Autrement - 2004.



etita placent

Elle symbolisait bien - à l'évidence - l'Algérie éternelle, seule susceptible de nous faire oublier cette Algérie douloureuse qu'illustrait un article de "La Dépêche de Constantine", des premiers jours de novembre 1954, document personnel apporté par Lila Surjus.

Au fil des heures, était revenue à nos amis Fleck, la sympathique mission de fixer sur leurs pellicules ces instants uniques, afin que de nouveaux clichés viennent enrichir l'abondante photothèque toujours consultée avec autant de plaisir que d'émotion, à l'occasion de chacune de nos grandes rencontres alycéennes.

Après autant d'activités cérébrales, visionnantes et euphorisantes, le moment vint d'un au revoir qui constituait à lui seul une véritable troisième mi-temps, à en juger par le nombre d'accolades et d'embrassades; avec, en fond de décor, cette large porte vitrée d'un "Forum" qui allait retourner peu à peu à son calme.

Et chacun de se dire: "A la prochaine!", persuadé que la cinquantaine de participants serait - cette future quatrième fois - largement dépassée.

Jean-Dominique FOATA.

1 - "Les Lycées français du soleil". Effy Tselikas et Lina Hayoun. Editions Autrement - 2004.



● Ci-dessous, Côme et Mireille Padovani devant Henriette Hertert, Serge Harel, Gabrielle Chéoux, Alain et Michèle Jacquier-Masselot devant Jacques Furet ● Ci-contre, deux vue de l'assistance pendant l'adresse du Président ● Ci-dessous, Philippe Lapadu, Jean Caniffl, Georges et Gisèle Pradelle, Frédérique Barrat entre Françoise et Michel Challande ● A gauche, Claudine Reyre, Pierre Xavier devant Christian Reyre, Jean-Pierre Champetier, Jean Malpel et Anita Xavier ● En bas, Renée Fleck, Norbert Alessandra, Dolly Martin, René Louis et Janine Vallée, Geneviève Alessandra, Emmanuelle et Jean Dominique Foata devant Simone Berleux; puis, après Jacqueline et Jean Lachaussée encadrant Jeanne Musy, Maurice Meignien; et, au-dessus, Louis Teuma, Andrée Chauve, Madeleine Teuma, Huguette et Jean Paolillo... pour redescendre vers Lila Surjus, Yves Musy devant Geneviève Bassinot, et Suzanne Le Noane ● Ci-dessous, Frédérique Barrat, Françoise Challande et... stratégies (?).





L'élève graphomaniatique

Marcel Jeanjean, un de nos très grands Anciens, illustrateur en renom de maints ouvrages de luxe, a laissé quelques souvenirs de sa jeunesse scolaire au lycée de garçons de Constantine. En voici deux passages, que nous avons accompagnés d'illustrations extraites de l'album "Sous les cocardes" relatif à l'aviation militaire pendant la Grande Guerre, et des œuvres de Rabelais éditées par la Société Latine d'Édition. Rappelons qu'il nous avait déjà raconté - dans le numéro 6 des "Bahuts du Rhumel" - l'histoire assez rocambolesque de "l'héritier" d'un chef "Pavillons-Noirs", dont on avait fini par s'apercevoir que ce potache du futur lycée d'Aumale n'était autre... qu'une fille.



On était au début du XX^{ème} siècle. Le jeune Marcel Jeanjean figurait parmi les "bons élèves" de la classe de septième. Et cela, bien qu'il fût atteint d'une sorte de maladie à laquelle aurait pu être donné le nom de "graphomanie aiguë": tandis que les autres élèves de la classe écoutaient le maître, bras croisés, lui l'écoutait aussi, mais tout en dessinant...

Parfois, dans le silence solennel qui suivait l'exposé d'une question difficile, on entendait comme le crissement d'élytres d'un invisible insecte: c'était sa plume qui courait sur quelque bout de papier.

Finit par arriver le jour redouté du Certificat d'Études. Jour solennel, au point que M. l'Inspecteur Primaire en personne avait tenu à présider aux différentes épreuves.

Dans la matinée, il y eut l'écrit: problèmes faciles à résoudre pour notre Marcel, dictée faite sans difficultés majeures, puis dessin: là, il s'agissait de reproduire un motif décoratif quelconque, moulage en carton-pâte tout à fait dénué d'intérêt.

Les corrections achevées, l'instituteur de Marcel alla s'enquérir, auprès de l'Inspecteur, du sort de ses meilleurs sujets.

Pour l'élève Jeanjean, pas d'inquiétude: problèmes justes, dictée impeccable...



cable... Il n'y avait qu'en dessin que le résultat s'était révélé incroyablement médiocre...

Médiocre? Là, notre brave homme en eut le souffle coupé: "En dessin, dites-vous? Alors ça, c'est un comble! Monsieur l'Inspecteur, voulez-vous venir avec moi."

Ils allèrent tous les deux s'installer dans une classe vide et firent appeler notre Marcel.

Quand ce dernier vit son maître, l'oeil sévère devant le tableau noir, avec l'Inspecteur qui avait l'air d'un juge, le pauvre garçon eut un moment d'inquiétude.

"Prends la craie!" commanda brusquement le maître. Marcel obéit, en se demandant ce qu'on lui voulait.

A la grande stupefaction de l'Inspecteur, le maître dit alors: "Dessine-nous le roi Edouard VII... Le président Loubet... Guillaume II..."

Il connaissait le répertoire de son élève, et celui-ci y alla de tout son cœur, la craie courant sur le tableau, devant l'Inspecteur sidéré...

Et c'est ainsi que - d'un seul coup - la note en dessin du candidat Marcel Jeanjean, au certificat d'études primaires, put bénéficier d'une très appréciable remontée...

Dans un anglais sans faute

Vers 1900, quand on commença à parler sérieusement d'aviation, c'est avec passion que Marcel Jeanjean s'y intéressa.

Rêvant de devenir un Ferber, un Santos-Dumont ou un Voisin, il devint l'abonné de plusieurs publications spécialisées, pour se tenir au courant. Parmi ces revues, il y en avait une, somptueuse - rédigée en anglais bien qu'elle fût éditée à Paris - "Automobilia and Flight".

Il la dévorait littéralement, cette fameuse revue, aussitôt qu'elle arrivait. Il en savait des articles presque par cœur, à force de les lire et de les relire. Les termes techniques n'avaient plus aucun secret pour lui, en français comme en anglais.

Vint le mois de juin, avec l'écrit de la première partie du baccalauréat. La narration anglaise proposée aux candidats dépendant de l'Académie d'Alger fut: "L'aviation. Dites ce que vous en savez, et les pensées qu'elle vous inspire".

Contrairement à ses habitudes, il ne fit même pas de brouillon: des phrases entières de "Automobilia and Flight" vinrent sous sa plume. Il parla, dans un anglais - sans faute et pour cause - des précurseurs Lilienthal, Herring, Chanute, Farman, Blériot.

Il décrit en détail, avec tous les termes adéquats, l'appareil Wright: la disposition des gouvernes, la transmission par chaînes, les départs au pylône, le moteur à cylindres... décrits par "Automobilia and Flight".

Et il eut une très bonne note, une excellente note en anglais.

A l'oral, l'examinateur qui l'interrogea - et qui avait précédemment corrigé sa copie d'écrit - lui demanda: "Mais où diable avez-vous donc appris tout ça?", et il lui avoua: "J'en sais beaucoup moins que vous sur la question".

"Dans 'Automobilia and Flight', m'sieu! Je suis abonné!"

Un mois plus tard, le 25 juillet 1909; Blériot franchissait le Pas-de-Calais, comme pour saluer son succès au baccalauréat...



Frère potache souviens-toi!

En écho à Jo

Pour faire écho à la série d'articles précédemment rédigés par mon compagnon d'internat Jo Pozzo di Borgo, je viens ajouter quelques souvenirs, espérant bien que d'autres camarades suivront mon exemple, surtout ceux qui ont pu vivre, par la suite, des moments moins rudes que de notre temps.

Tous ces petits détails au sujet de rites aujourd'hui obsolètes et qui feront sourire les jeunes générations, ma plume les livre ici sans ordre logique.

● Linge

Le change du linge de corps avait lieu deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche. Routine que cela, mais qui se souvient encore que les chaussettes devaient être équipées d'une ganse, afin qu'on puisse précautionneusement nouer ces inséparables jumelles avant leur départ pour la lessive.

● Viande

A table, pour déterminer qui aurait le droit de choisir le premier un morceau de viande, le chef de table faisait pivoter son couteau à la façon d'une toupie. A l'arrêt, la pointe de la lame désignait l'heureux bénéficiaire de ce tirage au sort.

● Infirmerie

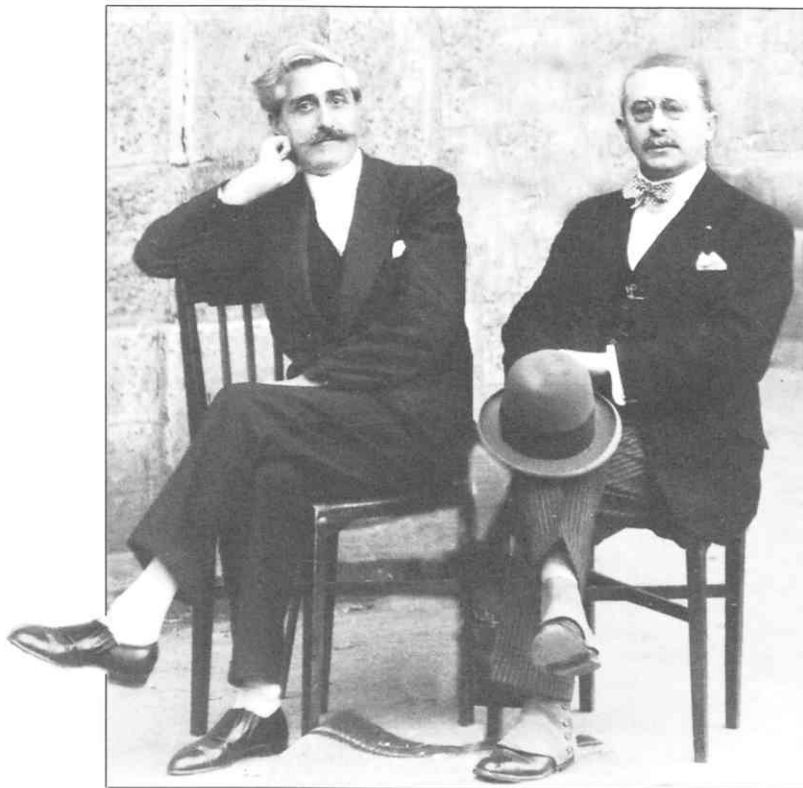
Pour les potaches qui devaient absorber un médicament avant le repas, une voix de pion venait annoncer "Infirmerie", à travers la porte entrebâillée de l'étude; les égotants partaient le suivre - deux par deux selon la tradition - jusqu'à l'onctueuse cuillerée d'huile de foie de morue ou la rouge dragée de quinine.

● Epidémies

Lors des épidémies de grippe, une tasse de thé au rhum était servie en supplément du goûter de quatre heures.

● Messe

Le lycée de garçons dépendant paroissialement de la cathédrale, c'est



Les surveillants généraux Plazy et Aliès, ci-dessus de gauche à droite. Le premier, alias "Don Carlos", était haut de taille, et son visage s'ornait d'élégantes "bacchantes" retroussées à chaque extrémité. Généralement cravaté d'une régale blanche, il déployait une silhouette d'hidalgo qu'il coiffait parfois d'un feutre noir vaste comme un sombrero. Le second, alias "Jujube" était petit et cravaté d'un papillon; il coiffait sa chevelure taillée en brosse d'un feutre rond à bords roulés. Il multipliait les raclements de sa gorge, ce qui avait le tort (pour lui) et l'avantage (pour les élèves) de signaler son arrivée à tous les échos. Des guêtres protégeaient ses chaussures. Qui saura encore dire quel était le rôle exact de ces deux "surgés" au sein de l'administration, juste entre le fournisseur et le censeur d'une part, les pions et les répétiteurs d'autre part?

dans cette église que les potaches mesalisants allaient assister à l'office, le dimanche matin... Là aucun espoir de rencontre avec les lycéennes: celles-ci étaient conduites à la chapelle des Jésuites, rue Sérigny, à deux pas de leur bahut.

● Saint-Charlemagne

Le 28 janvier, avant les années 40, on célébrait encore "l'Empereur à la barbe fleurie". Au réfectoire et là seulement. Et ascétiquement, il faut bien le reconnaître.

Le repas - de gala - était servi sur une "nappe" recouvrant le froid mar-

bre des tables, nappe qui n'était qu'un simple drap de lit descendu tout droit des armoires de la lingère.

Quant au menu, il n'était rehaussé que par un dessert un peu plus raffiné qu'à l'ordinaire, et le tout était arrosé par une bouteille de vin rouge et une de vin blanc.

Pas de champagne, et même pas de mousseux. Et pas - non plus - de fournisseur, ni de censeur ou d'économiste pour venir trinquer avec les potaches, à la mémoire de celui qui - dira plus tard une chanson - "avait eu cette idée folle, un jour, d'inventer l'école"....

Jean FRAYSSE.



Evasion

Pour échapper à la routine morose des promenades dominicales au Mansourah ou à la Fontaine du Gard, une saine solution avait été proposée par M. Valade, instituteur de 7ème. Chef Eclaireur de France, il avait offert aux internes (volontaires) des classes du second cycle, de se joindre à lui et à quelques Normaliens, tout un week-end. A l'économe, le *dépensier* fournissait les provisions pour les repas du samedi soir et du dimanche, et voguait la galère loin des limites du bahut, pour Jean Fraysse, Augustin Staletti, Raymond Jambert et Gabriel Landi-Benos, ci-contre.

La maîtresse qui venait du froid

"Qui sera plus tard la maîtresse de septième?" me disais-je en saisissant au vol les bribes des conversations de nos institutrices (1).

Eh bien! ce fut une jeune diplômée venue "de France" - selon l'expression consacrée.

D'allure simple, nullement maquillée, elle ressemblait dès l'abord à une cheftaine de Guides, dont elle se révéla par la suite - à mon avis - posséder toutes les qualités. Et c'est avec aisance qu'elle conduisit vers la sixième, en 1947-48, notre classe de 40 élèves, faisant franchir le dur cap du redoutable examen d'entrée en sixième à la très grande majorité d'entre nous.

Elle venait de Mâcon, et nous demandait posément, en plein hiver, de ne pas trop nous plaindre du froid: ses élèves de Saône et Loire, expliquait-elle, trouvaient l'encre violette gelée dans leurs encriers de porcelaine; or, malgré la relative rigueur de l'hiver à Constantine, nous n'en étions pas encore là... Je ne sais si cette comparaison nous émouvait fort lorsque nous devions quand même souffler sur nos doigts, mais elle avait en tout cas le mérite de nous rendre concrets les récits trouvés dans nos recueils de "morceaux choisis" consacrés uniquement à la mythique métropole: mademoiselle Alice Forests avait ainsi, elle-même, réellement vécu dans pareille contrée d'où elle était arrivée, l'année précédente, pour enseigner à de petites Constantinoises!

Chaque jour, notre institutrice faisait commencer la classe par une chanson entraînante. Ce rite vivifiant me plaisait beaucoup. "Le matin, tout respire, tout chante..." voilà qui devait mettre de bonne humeur! J'attendais toujours avec recueillement la venue du troisième couplet qui incitait à lutter contre l'adversité: "Si le malheur vient frapper à ma porte..." Il est vrai que je venais de perdre ma mère quelques mois auparavant, en juin 1947...

C'était, Mlle Forests, une bouée de sauvetage de l'enseignement laïque que vous me lanciez alors!

Notre salle de classe se situait à droite de la cour du lycée Laveran - après la montée des grands escaliers - et donnait sur une rue étroite de la vieille ville que nous apercevions à travers des fenêtres à barreaux. Nous y avons beaucoup travaillé, pour pouvoir "entrer au lycée" - en l'occurrence, accéder au deuxième étage. Je nous revois, concentrées sur des problèmes de commerçant, d'arpenteur, de plombier... ou penchées sur de laborieuses rédactions pour produire le meilleur de notre imagination et de notre réflexion, attentives à des dictées remplies d'embûches, elles-mêmes suivies



La septième de Mlle Forest. De haut en bas et de gauche à droite: Nicole Di M. Rioux - Emmanuelle Ganty - ? - Madeleine Guedj - puis Monique Jeanjean - Danielle ? - Danielle Pousson - ? - ? - Huguette Hannoun - puis Mlle Forests - Joëlle Daunic - N. ? - Claude Quoniam - Annie Gilbertas - ? - Georgette Bourada - ? - ? - Annie Avali - Michèle Nippert - Yvette Faure - Perrine Marle - Marie-Claire Santraille - Geneviève Bouilleu - puis - ? - Jacqueline Bacqué et Marie-Thérèse Micieli. N'ont pu être Bessière - Keltoum Brahimi - Gabrielle Broyez - Monique Carraze - Marcelle Cl. Jacqueline Piguet - Annie Toubiana - Mady Zaoui. Deux élèves devaient ne pas fig

de questions pointues sur le sens ou la grammaire, enfin, de l'analyse logique de la phrase la plus complexe. A tous ces casse-tête, je préférerais le compte-rendu écrit d'une lecture faite à haute voix par notre maîtresse, et suivie tous livres fermés.

Un rythme vraiment très soutenu, tout au long des mois, nous maintenait en haleine et l'on aurait largement pu faire la moyenne de ces multiples travaux effectués en classe; seulement, au lieu du simple "contrôle continu des connaissances" pratiqué aujourd'hui, le règlement de l'époque nous obligeait à subir les fatidiques compositions trimestrielles que j'abhorrais.

C'est alors qu'en pareille période, en fin de troisième trimestre, me vint un jour l'idée de faire une pause! Après avoir dû résoudre - d'affilée, dans les conditions de l'examen - deux problèmes particulièrement ardu, je pris à la légère l'épreuve de dessin. Tandis que mes camarades se plaisaient à décorer minutieusement une assiette - thème donné sans modèle - je décidai de masquer sous du sobre et du distingué le travail le moins fatigant. Je me contentai donc de tracer au compas deux cercles concentriques sur l'aile de mon assiette, et me mis à en colorier l'intervalle. Hélas!, mon crayon - superbement défini "jaune d'or" - ne rendit qu'une fort médiocre couleur, bien loin du doré de la porcelaine de Limo-

ges. Dans ce cas, inutile, pensai-je, de le rehausser par les entrelacs prévus. Et, sans m'émouvoir, je me munis du crayon rouge vermillon pour repasser sur ce jaune, examinai le résultat et m'en tins là!

Pendant le reste de l'heure, je me sentis incroyablement détendue.... Dans le silence d'une classe concentrée sur son effort, mon esprit se mit à vagabonder; je me vis même grimper, parmi les pins et les aloès, vers l'arc de triomphe dominant l'éperon rocheux de Sidi M'Cid, franchir magiquement les grilles, gravir prestement les escaliers pour atteindre mon but: contempler de près cette "victoire ailée" qui me fascinait. Ce monument aux Morts était une imitation française de l'arc romain dit de Trajan, à Timgad, et la Victoire la grande réplique dorée d'une petite statue romaine en bronze, trouvée à Constantine, que conservait jalousement notre musée Gustave-Mercier. La maman de Danielle, passionnée d'Histoire, venait de me l'expliquer et ma curiosité s'en trouvait tout aiguisée.

Je rêvais encore mon école buissonnière quand la cloche sonna, et c'est avec une insouciance nouvelle que je me levai pour rendre mon travail. Seulement, dans la file que je suivais, des regards curieux se portèrent sur mon chef-d'œuvre: surpris, moqueurs ou déçus! Charitablement, Jacqueline



La septième de Mlle Forest. De haut en bas et de gauche à droite: Nicole Di Marco - ? - Jacquotte Valle - George Rioux - Emmanuelle Ganty - ? - Madeleine Guedj - puis Monique Jeanjean - Danielle Marenco - ? - Anne- Marie Quéré - ? - Danielle Pousson - ? - ? - Hugnette Hannoun - puis Mlle Forests - Joëlle Daunic - Nicole Bignonneau - Sylviane Deguara - Claude Quoniam - Annie Gilbertas - ? - Georgette Bourada - ? - ? - Annie Avali - puis Danielle Reynaud - Anna Zerbib - Michèle Nippert - Yvette Faure - Perrine Marle - Marie-Claire Santraille - Geneviève Truillot - Marylène Bourger - Gisèle Bouilleu - puis - ? - Jacqueline Bacqué et Marie-Thérèse Micieli. N'ont pu être repérées: Jeanne Assoun - Gisèle Bessière - Keltoum Brahimi - Gabrielle Broyez - Monique Carraze - Marcelle Clouet - Noëlle Larue - Gisèle Perret - Jacqueline Piguet - Annie Toubiana - Mady Zaoui. Deux élèves devaient ne pas figurer sur cette photo.

de questions pointues sur le sens ou la grammaire, enfin, de l'analyse logique de la phrase la plus complexe. A tous ces casse-tête, je préférerais le compte-rendu écrit d'une lecture faite à haute voix par notre maîtresse, et suivie tous livres fermés.

Un rythme vraiment très soutenu, tout au long des mois, nous maintenait en haleine et l'on aurait largement pu faire la moyenne de ces multiples travaux effectués en classe; seulement, au lieu du simple "contrôle continu des connaissances" pratiqué aujourd'hui, le règlement de l'époque nous obligeait à subir les fatidiques compositions trimestrielles que j'abhorrais.

C'est alors qu'en pareille période, en fin de troisième trimestre, me vint un jour l'idée de faire une pause! Après avoir dû résoudre - d'affilée, dans les conditions de l'examen - deux problèmes particulièrement ardu, je pris à la légère l'épreuve de dessin. Tandis que mes camarades se plaisaient à décorer minutieusement une assiette - thème donné sans modèle - je décidai de masquer sous du sobre et du distingué le travail le moins fatigant. Je me contentai donc de tracer au compas deux cercles concentriques sur l'aile de mon assiette, et me mis à en colorier l'intervalle. Hélas! mon crayon - superbement défini "jaune d'or" - ne rendit qu'une fort médiocre couleur, bien loin du doré de la porcelaine de Limo-

ges. Dans ce cas, inutile, pensai-je, de le rehausser par les entrelacs prévus. Et, sans m'émouvoir, je me munis du crayon rouge vermillon pour repasser sur ce jaune, examinai le résultat et m'en tins là!

Pendant le reste de l'heure, je me sentis incroyablement détendue.... Dans le silence d'une classe concentrée sur son effort, mon esprit se mit à vagabonder; je me vis même grimper, parmi les pins et les aloès, vers l'arc de triomphe dominant l'éperon rocheux de Sidi M'Cid, franchir magiquement les grilles, gravir prestement les escaliers pour atteindre mon but: contempler de près cette "victoire ailée" qui me fascinait. Ce monument aux Morts était une imitation française de l'arc romain dit de Trajan, à Timgad, et la Victoire la grande réplique dorée d'une petite statue romaine en bronze, trouvée à Constantine, que conservait jalousement notre musée Gustave-Mercier. La maman de Danielle, passionnée d'Histoire, venait de me l'expliquer et ma curiosité s'en trouvait tout aiguisée.

Je rêvais encore mon école buissonnière quand la cloche sonna, et c'est avec une insouciance nouvelle que je me levai pour rendre mon travail. Seulement, dans la file que je suivais, des regards curieux se portèrent sur mon chef-d'oeuvre: surpris, moqueurs ou déçus! Charitablement, Jacqueline

me murmura même cet étrange conseil: "Il te reste le temps de la récréation pour retourner le compléter!" Ah! mais non alors! Et je bravai tout ce monde d'incompréhension pour déposer courageusement mon canson sur le bureau de la maîtresse qui y jeta un regard rapide, à la mesure de son contenu.

Le jour des résultats, grand fut mon étonnement de m'en tirer à bon compte! J'avais en effet réfléchi, depuis mon acte héroïque, et redouté un sévère sermon magistral en public. Mlle Forests se contenta de remarquer que je ne m'étais vraiment pas fatiguée pour cette discipline, mais qu'il existait effectivement des assiettes de cuisine de ce type...

Avec un immense soulagement, je lui sus gré, tout au fond de moi, de ne pas avoir pensé à une mauvaise plaisanterie! Elle avait compris et admis ce besoin vital, pour une enfant de dix ans à peine, de souffler un peu, une fois.

Aujourd'hui encore, je ne sais si je lui suis plus reconnaissante de la qualité de son enseignement ou de son ouverture d'esprit. Mais certainement allaient-ils de pair.

Marie-Hélène
GUILHAUMON BOURGER.

1 - cf "Trop brève rencontre", dans le numéro 28 d'octobre 2001.

Un externe libre... très surveillé

En novembre 1943, ma première prise de contact avec le lycée d'Aumale se produisit à la porte de la classe de mathématiques, où le dialogue suivant s'établit avec le professeur de mathématiques, M. Senckeisen:

- D'où venez-vous?

- De chez moi.

- Ce n'est pas une réponse, n'est-ce pas!

- Jusqu'en 1942, j'étais au collège de Sétif qui fut alors occupé par l'armée britannique.

Après un petit silence, vint cette simple invite, avec un geste du bras: "Entrez! il y a encore des chaises vides au fond!"

Entre novembre 1942 et la rentrée 1943, j'avais effectué ma seconde par correspondance, à Cap-Aokas où mon père était facteur, décidé à me présenter, en fin d'année, à la première partie du baccalauréat, encouragé par mon camarade Buzzeli qui, lui, allait réussir cet exploit.

L'internat au lycée d'Aumale étant très couru en cette période de guerre, il ne m'avait pas été possible d'y être pensionnaire. Je fus donc hébergé chez ma tante Louissette qui habitait, en compagnie de ses trois filles, un petit appartement avenue Victor-Hugo.

Cet appartement - un rez-de-chaussée - ne comportait que deux pièces et une petite cuisine qui faisait aussi fonction de salle d'eau et de buanderie. Dans cet espace étroit, il m'arrivait souvent de perturber le sommeil de mes parentes par mes levers précoces et mes couchers tardifs pour apprendre mes leçons et faire mes devoirs.

En effet, si l'on m'avait accepté au lycée de Constantine, c'était comme externe dit "libre", l'externat "surveillé" ayant été supprimé à cause des hostilités.

Aussi - pour ne pas gêner ma tante et mes cousines dans leur petit appartement - ma hantise fut de trouver, au lycée même, après les cours, une classe vide, afin de pouvoir y travailler sans y être traqué et sans en être expulsé; et ma persévérance finit par convaincre le censeur et les surveillants généraux d'abandonner leur chasse à cet externe... très surveillé qu'était l'élève Furet.

Le jeudi et le samedi après-midi, par beau temps, il m'arrivait aussi d'aller faire des révisions au delà du "bahut", sur les marches du monument aux Morts. J'y rencontrais régulièrement un élève musulman de la Médersa. Après nos occupations studieuses, nous regagnions lentement notre hébergement, côte à côte, en parlant de nos études, de l'histoire contemporaine de l'Algérie ou des combats qui se déroulaient, à cette époque, sur le front italien.

Finalement cette année scolaire 43-44 s'est relativement bien passée, puisqu'elle s'est terminée par mon succès à la première partie du baccalauréat. Il est vrai que nos professeurs étaient de bon niveau, et dévoués à leurs élèves.

Trois d'entre eux m'ont particulièrement marqué: Mme Guedj en physique et chimie, M. Senckeisen en mathématiques, et, en lettres, M. Césari.

Ce dernier m'a forcé à améliorer mon orthographe et à faire moins de cinq fautes à l'épreuve de français du baccalauréat; il nous faisait réciter, à chaque cours, une partie du texte de l'auteur que nous avions étudié au cours précédent, et nous donnait ainsi le goût d'approfondir nos connaissances.

Mme Guedj, elle, jeune, énergique, exigeante, était très claire dans ses exposés.

M. Senckeisen enfin, plein d'humour envers l'Administration, était original: son en-

seignement - non dépourvu de philosophie - nous amusait, tout en nous donnant un niveau de connaissances bien supérieur à celui du baccalauréat.

A l'inverse, le cours de M. Hauvet, professeur de sciences naturelles, ne dépassait guère le premier chapitre: "la cellule", étant donné le chahut qui régnait dans sa classe tout au long de l'année.

Mon année scolaire 1944-45 se déroula, elle, dans de bien meilleures conditions.

Tout d'abord, j'avais pu - cette fois - obtenir une place de pensionnaire. Ensuite, un nouveau proviseur, M. Battestini, dont le fils était mon condisciple en mathématiques élémentaires, m'offrit un poste de maître d'internat au pair, afin d'éviter à mon père de payer ma pension: ainsi, il m'arrivait parfois de surveiller mes camarades de classe, aussi bien en étude qu'au dortoir.

En outre, je disposais, en partage avec un autre "pion", d'une petite chambre dont la fenêtre s'ouvrait sur les gorges du Rhumel.

Couronnant le tout, en juin 1945, j'obtins brillamment la seconde partie du baccalauréat, ayant récolté - à l'écrit - les meilleures notes de mathématiques et de physique du centre d'examen.

Jacques FURET.

Histoire ancienne

Lorsque, quittant les bancs de l'école primaire, nous arrivâmes au lycée, notre professeur d'histoire nous fit quitter la Gaule pour visiter les civilisations anciennes: Rome, la Grèce, l'Egypte.

Les dieux de l'Olympe - avec leurs exploits héroïques ou érotiques - me faisaient l'effet de bandes dessinées, mais les mystères de l'Egypte m'intriguaient ou m'impressionnaient.

Aussi, quand mes loisirs et mes finances me le permirent, je partis visiter ce pays fabuleux.

Les monuments, Karnak, Louksor, les Pyramides sont vraiment dignes de leur légende. Cependant, en tant qu'ancien élève, je me demandais souvent comment les collégiens égyptiens voyaient et jugeaient l'histoire ainsi que les croyances de leurs lointains ancêtres.

Au cours d'une de mes visites au Grand Souk, un vieux derviche à qui je posai la question, me dit que ses parents apprenaient l'histoire sous forme de chants à la manière des péans (sic J. Benoit dixit) à la gloire des anciens dieux. Ils les psalmodiaient selon un air venu du fond des âges, transmis de génération en génération, de collège à lycée.

Mon derviche me confia les restes d'un vieux livre d'histoire dont je me fis traduire quelques extraits. Les lecteurs des "Bahuts" étant cultivés et curieux de nature, j'ai pensé leur faire part de mes découvertes, et je les ai mises en forme, à leur intention, au verso, page suivante.

Jean-Marie SALLÉE.



Histoire ancienne

Etude égyptienne en Rhé mineur

(suite de la page précédente)

On connaît les hiéroglyphes, on connaît les pharaons
au lycée Champo, au lycée Champo, au lycée Champollion!

Pour fair' ses brochettes, le viel ANUBIS,
demanda, à SETH, les rest' d'OSIRIS;
il les aspergea de sauce au NATRON
et flanqua le tout dans l'TOUT TANK AMON.

Nos profs peuv' t'êt' fiers:
on sait tout ça au Caire!

On connaît les hiéroglyphes, on connaît les pharaons
au lycée Champo, au lycée Champo, au lycée Champollion!

Le croco SOBECK dit au jeun' RAMSÈS:
"Si tu me MENTS, FILS, redout' la déesse
qu'on dit être - À TORT - un taureau À... PIS
qui, soignant son LOOK, SORT 'vec la MÔM' MI

refrain

La reine HATCHEPSOUT dit, AU RUSSE AMON:
"Ac ta gueule de RAH, t'as l'air d'un FAUCON"...
Il lui répondit: "T'es p'têt PHARAON,
mais faut pas t'moquer du KHAN dit "ATON"

refrain

Les scrib' sont chargés de dire aux enfants:
"Arrêt' THÉB' ET THIS, fais bien THÉB' ATON";
mais faut pas qu'demain, ils AMÈN' NOS FILS
crier MORT' AUX GRAPH' comme, HIER, AUX GLYPHES...

Nos profs peuv' t'ête fiers:
on sait tout ça au Caire!

On connaît les hiéroglyphes, on connaît les pharaons
au lycée Champo, au lycée Champo, au lycée Champollion!

Biographie: les Annales d'Aton Râh l'Bohl

Classe de 3ème B 2, année scolaire 1953-54, au lycée Laveran du Coudiat. De gauche à droite et de haut en bas: Nicole Lallin, Jacqueline X, Bernadette Weber, Marie Claire Zafran, Marie Françoise Mounier, Charline Nobili, Monique Jacques, Florelle Guedj, Anne Marie Fieschi; puis Aline Touitou, Jacqueline Piéri, ? Rossi, Marie José Franceschi, Monique Pousson, Michèle Di Meglio, X, X, Christiane Jeanjean; puis X, Geneviève Héberlé, X, Roselyne Krief, Mlle Arboré, Geneviève Saint Jean, X, Michèle Gozland, Elisabeth Prunet.

Mlle Arboré était professeur de français et de latin, Mme Massoué enseignait l'anglais et Mme Foata l'italien. En mathématiques, Mme Gormand succéda à Mme Richard. Mme Benoit enseignait les sciences. L'histoire et la géographie étaient du ressort de Mlle Larrègue, la gymnastique le domaine de Mme Panza. Enfin, Mme Olivès enseignait l'art de la couture et Mme Furt celui de la musique.



"Onze" lycéen

Image vieille de 65 ans, en 1940, lors d'un match de football entre le collège de Sétif et notre lycée. Debout: Fléchaire, Debat, Sadek, Guellal, Kellaf, Abdely et Fontana; accroupis: Boussa, Cheriet, Rectenwald, Pergola et Atlani.